

Antonio Canova

Antonio Canova, le plus grand sculpteur moderne, naquit à Possagno, sur le territoire vénitien, en 1747. Son père, simple tailleur de pierre, mourut lorsque le futur artiste n'avait encore que trois ans. Mais Canova avait le bonheur de posséder une mère tendre et affectueuse dont il était la joie et la consolation. Elle berçait son enfance des plus touchants récits et lui chantait tout ce qu'elle savait de refrains mélodieux. Sous cette douce influence, son cœur d'enfant s'ouvrit à la poésie, qu'il aima jusqu'à la fin de ses jours. Sa mère se remaria ; il fut alors confié aux soins de son grand-père, qui l'entoura de la même sollicitude et continua les leçons que la mère avait commencées. Dès l'âge de cinq ans, ses talents de sculpteur commencèrent à se développer, et à douze ans une circonstance curieuse lui valut le patronage de la famille Falieri, de Venise. A l'occasion d'un magnifique banquet donné par cette famille, il modela en beurre un lion destiné à orner la principale pièce du dessert. Ce lion, exécuté avec une grande habileté, fit l'admiration de tous les convives. Son protecteur, le patricien Falieri, l'appela à Venise, et quatre ans après son arrivée dans cette ville, il exposa son groupe de *Thésée terrassant le Minotaure*, qui fonda sa réputation. Il exécuta ensuite un grand nombre d'œuvres considérables qui le firent bientôt connaître dans toute l'Europe. Napoléon I^{er} et le roi d'Angleterre se déclarèrent ses protecteurs. Il fut fait marquis d'Ischia et élu membre de l'Institut de France. Sa bonne mère et son excellent grand-père n'avaient certainement jamais rêvé pour lui tant de gloire et d'honneurs. Mais ils ont eu le bonheur d'avoir déposé dans le cœur de l'enfant des semences qui ont produit dans la vie de l'homme des actions de bonté et de générosité délicate de valeur plus grande que toutes ses œuvres d'art si justement admirées. Canova mourut en 1822.

Les princes de la famille d'Orléans

La proposition de loi, discutée et votée à la Chambre des députés, qui menace de l'exil les descendants des familles qui ont régné en France, laquelle loi a été discutée au Sénat, met en actualité les princes qu'elle frapperait. Nous avons déjà publié le portrait du prince Napoléon, nous publions aujourd'hui les membres de la famille d'Orléans qui tomberaient les premiers sous le coup de la loi. Le premier visé pourrait bien être M. le duc d'Aumale qui, malgré toute sa réserve au point de vue politique, occupe une situation toute particulière, par les souvenirs militaires qu'il rappelle, par sa participation active au mouvement littéraire et artistique, enfin par sa grande fortune et sa brillante habitation de Chantilly, où il a rassemblé des merveilles qu'environnent tous les musées. Là aussi sont de glorieux souvenirs de la famille, provenant de la succession des Condé.

Quelques-uns des princes dont la biographie va suivre ont continué sur les champs de bataille la tradition des ancêtres, et se sont acquis des droits à la reconnaissance de la patrie qui leur marchande aujourd'hui les simples droits de tout citoyen français.

M. le comte de Paris

Louis-Philippe-Albert d'Orléans avait à peu près dix ans lorsque éclata la révolution de Février.

Entraîné sur la terre étrangère sous le coup d'un rigoureux bannissement, il erra d'Allemagne en Angleterre, d'Angleterre en Orient, puis en Espagne, puis en Amérique.

Le prince fut élevé à l'école de l'exil et du malheur, et c'est d'après leurs sévères leçons que sa personnalité s'est formée.

Le jeune comte de Paris poursuivit à Eisenach ses études commencées à Paris.

Dans l'été de 1849 il se rendit en Angleterre.

Son esprit fort sérieux avait mûri rapidement. C'était déjà un enfant grave et réfléchi. Dès lors, son existence se partagea entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Le comte de Paris visita presque toute la Confédération germanique et parvint, dès lors, à connaître d'une façon approfondie ce pays qui devait jouer plus tard un rôle si important en Europe.

Il atteignit ainsi sa vingtième année, et il était devenu un homme dans la plus noble acception du mot. On trouvait en lui un rare assemblage de qualités diverses : une gravité douce, une énergie contenue et maîtresse d'elle-même, une rectitude de jugement et une autorité naturelle qui, dès ce moment, commençaient à s'imposer.

A la mort de sa mère, bien qu'il s'en fallut de quelques mois qu'il ait atteint sa majorité, on l'émancipa, considérant que sa nature sérieuse était en état de se passer de toute tutelle. Le duc de Nemours lui fut donné pour curateur.

Pour faire diversion au terrible chagrin qu'il venait d'éprouver, le jeune prince entreprit un voyage en Espagne. L'année suivante il se livra à d'autres courses lointaines.

En Amérique, il prit du service avec son frère, le duc

de Chartres, et les deux princes furent attachés à l'état-major du général Mac-Clellan.

Le séjour du comte de Paris à l'armée du Potomac fut de dix mois, durant lesquels il prit une part active à la guerre.

Cette guerre d'Amérique fournit au prince l'occasion inattendue de ses premières études sur les questions ouvrières. Il observa, réunit quantité de documents, et donna plus tard un livre très intéressant sur les *Associations ouvrières en Angleterre*.

D'autres volumes, traitant des questions politiques et de souvenirs de voyages, sont dus à la même plume.

En 1864, le comte de Paris a épousé sa cousine germaine, la princesse Isabelle, fille du duc de Montpensier.

Dès lors les longs voyages furent abandonnés, et le duc fut tout entier au charme de cette douce et heureuse union, d'où naquit une fille qui reçut le nom d'Isabelle.

En 1867, le comte fit un troisième voyage en Espagne, puis il vint s'établir à York-House, dans une des plus jolies positions des environs de Londres. Il y vécut dans la retraite, tout en se livrant à son goût pour les études économiques.

Le 6 février 1869, la princesse donna le jour à un fils qui prit le titre de duc d'Orléans.

Un troisième enfant, une fille, est née en 1871.

Enfin, lors de la période cruelle dont la France conserve toujours le souvenir, l'Assemblée nationale rouvrit les portes du pays aux royaux exilés...

M. le duc d'Aumale

M. le duc d'Aumale a soixante-et-un ans. C'est le quatrième fils de Louis-Philippe, le plus riche de la famille, par suite de l'héritage du prince de Condé.

Agile, robuste, causeur brillant, chasseur forcené, cavalier accompli, le prince est de plus un écrivain de mérite, un artiste : bref, il réunit par un don rare les aptitudes les plus diverses et les plus spéciales.

Son éducation a été la même que celle de ses frères. C'est à dix-sept ans qu'il entra dans les rangs de l'armée.

En 1840, il accompagna son frère, d'Orléans, en Algérie, comme officier d'ordonnance. Il y commanda plus tard la subdivision de Médéah.

Vers la fin de l'année 1844, son mariage avec la fille du prince Léopold de Salerne fut résolu.

En 1847, le roi lui confia le gouvernement général des possessions d'Afrique ; mais la révolution éclata six mois après.

Le duc d'Aumale commença la période d'exil en Angleterre, puis, après diverses étapes, il revint se fixer à Twickenham.

Il entra en France en 1871, et fut nommé représentant du département de l'Oise.

Réintégré dans le cadre d'activité, en qualité de général de division, en 1872, il fut nommé, au cours de la même année, au commandement du 7^e corps d'armée qu'il garda jusqu'en 1879, époque à laquelle il fut remplacé et désigné pour l'inspection générale des corps d'armée.

M. le duc d'Aumale est membre de l'Académie française.

Il a eu deux fils : le prince de Condé, mort en 1865, et le duc de Guise, mort en 1872.

M. le duc de Nemours

Né en 1814 au Palais-Royal, le duc de Nemours avait seize ans lorsque la révolution de Juillet mit son père sur le trône.

De compagnie avec son frère le duc d'Orléans, il paya de sa personne dans l'expédition de Belgique dont le principal événement fut le siège d'Anvers.

Puis, ce fut en Algérie, dont la conquête se poursuivait au milieu d'incidents variés, que le duc de Nemours se trouva, en 1836, devant Constantine.

Le choléra se mit dans l'armée, et le prince, sans ostentation, simplement, chrétiennement, s'occupa des ambulances avec un dévouement sans égal.

Après la prise de Constantine, il regagna Paris, et épousa peu après une princesse de Saxe-Cobourg, dont la grâce et la douceur firent sa consolation durant les tristes jours de l'exil.

Au 24 février il s'acquitta de son devoir avec une rare abnégation, s'effaçant devant tout le monde, s'exposant pour tout le monde.

Il prit le commandement des troupes qui se trouvaient dans la cour des Tuileries, et qui étaient restées complètement fidèles.

Lorsque le généreux prince eut assuré le départ de tous les membres de la famille royale, il se trouva exposé à ne plus pouvoir partir lui-même. Il eut grand-peine à se procurer un passeport et dut rester caché pendant quelques jours.

Enfin il arriva sain et sauf en Angleterre.

La reine traita le duc de Nemours avec des égards tout particuliers. Par son mariage, il se trouvait allié au prince Albert, et la reine Victoria avait toujours montré un attachement fort vif pour tous ceux qui

tenaient à la famille de son mari. D'autre part elle avait apprécié à leur juste valeur toute la délicatesse de cœur et toute l'élevation de caractère du duc exilé.

Les deuils se succédèrent alors pour la famille d'Orléans, et la duchesse de Nemours venait de mettre au monde son dernier enfant, la princesse Blanche d'Orléans (27 octobre 1857), lorsqu'elle mourut quelques jours après, presque subitement.

Après tant de tristesses, des consolations étaient cependant réservées au duc de Nemours.

Le comte d'Eu et le duc d'Alençon, ses fils, avec toutes les qualités solides de leur père, ont, de plus que lui, l'initiative et l'entrain qui donne toujours le succès.

La fille du duc, la princesse Marguerite-Adélaïde-Marie, née en 1846, a épousé en janvier 1872 le prince Ladislas Czartoryski.

M. le prince de Joinville

Sous la monarchie de Juillet, ce prince passait pour le plus populaire des fils du roi.

Brave comme tous ses frères, il avait avec cela un emportement et une témérité qu'on aime en France.

Tenant presque constamment la mer, associé aux grands faits maritimes du règne du roi Louis-Philippe, ce prince est la personnification du marin français.

Il a conquis ses grades sur la flotte.

Il est né en 1818 et est le troisième fils du roi.

Sa jeunesse se passe en voyages qu'il fait en qualité d'élève, de lieutenant de frégate, de lieutenant de vaisseau.

En 1838, lorsque éclata la guerre du Mexique, il prit le commandement de la corvette *la Créole* et se distingua d'une façon hors ligne.

Ce fut le prince de Joinville qui, en 1840, ramena de Sainte-Hélène les cendres de l'empereur à bord de *la Belle-Poule*.

Plusieurs autres missions lui furent confiées. La révolution de 1848 le trouva à Alger, près de son frère Aumale.

L'exil le trouva brave, digne, résolu, et pas une parole d'amertume ne sortit de ses lèvres lorsque, en même temps que son rang et son commandement, il perdit aussi son pays.

A partir de cette époque le prince court le monde. Il accompagna en 1861 ses neveux Chartres et Paris en Amérique, où il avait également emmené son fils, le duc de Penthièvre.

Il publia un récit de la campagne, suivi de divers travaux littéraires des plus importants.

Le prince de Joinville fit des tentatives répétées pour prendre part à la guerre franco-prussienne. Il eut le même sort que tous ceux de sa famille.

Lorsqu'il fut enfin rendu à son pays et plus tard à son grade, ces heures douloureuses perdirent leur amertume.

La princesse sa femme est dona Françoise-Caroline, propre sœur de l'empereur du Brésil. De cette union sont nés deux enfants :

Le duc de Penthièvre, né le 4 novembre 1845, et la princesse Françoise-Marie-Amélie, mariée à son cousin, le duc de Chartres.

M. le duc de Montpensier

Louis d'Orléans, duc de Montpensier, est le dernier fils de Louis-Philippe. En 1842, il passa ses examens pour l'Ecole polytechnique et fut nommé sous-lieutenant au 3^e régiment d'artillerie.

A l'âge de 21 ans, il passa en Afrique, à la suite de ses frères. Il fit preuve d'un très grand courage, et entra en France avec le grade de chef d'escadron et la croix d'honneur.

A la suite d'une seconde expédition dans cette colonie, il fit un voyage dans le Levant. A sa rentrée en France il reçut la grande croix de la Légion d'honneur, et, le 13 août 1846, fut nommé colonel au 3^e régiment d'artillerie. A la fin de la même année, il reçut le grade de maréchal de camp.

Il épousa la sœur de la reine Isabelle II d'Espagne : Marie-Louise-Ferdinande.

La duchesse eut une fille, Marie-Isabelle, devenue aujourd'hui Mme la comtesse de Paris.

Lorsque l'exil frappa les époux, ils se réfugièrent en Espagne, à Séville.

Vers 1858, la reine Isabelle nomma le duc capitaine général des armées espagnoles, l'assimilant ainsi aux plus grands dignitaires du pays.

Puis vinrent les troubles qui agitérent la Péninsule, et la situation du duc devint des plus pénibles. Un frère du mari de la reine, l'Infant don Henrique, voyant dans la personne du duc de Montpensier un prétendant, lui chercha querelle. Une rencontre eut lieu, et le duc tua son adversaire.

A l'époque de la guerre, le prince ne put faire que des vœux pour le pays qu'il aurait voulu contribuer à défendre.

Six enfants sont nés de ce mariage avec la princesse Marie-Louise-Ferdinande, trois fils et trois filles.